

Session 2017

PE1-17-PG3

Repère à reporter sur la copie

CONCOURS DE RECRUTEMENT DE PROFESSEURS DES ÉCOLES

Jeudi 20 avril 2017
Première épreuve d'admissibilité

Français	Durée : 4 heures
-----------------	-------------------------

Rappel de la notation :

L'épreuve est notée sur 40 points : 11 pour la première partie, 11 pour la deuxième et 13 pour la troisième ; 5 points permettent d'évaluer la correction syntaxique et la qualité écrite de la production du candidat. Une note globale égale ou inférieure à 10 est éliminatoire.

Ce sujet contient 9 pages, numérotées de 1/9 à 9/9. Assurez-vous que cet exemplaire est complet. S'il est incomplet, demandez un autre exemplaire au chef de salle.

L'usage de tout ouvrage de référence, de tout document et de tout matériel électronique est rigoureusement interdit.

L'usage de la calculatrice est interdit.

N.B : Hormis l'en-tête détachable, la copie que vous rendrez ne devra, conformément au principe d'anonymat, comporter aucun signe distinctif, tel que nom, signature, origine, etc. Tout manquement à cette règle entraîne l'élimination du candidat.

Si vous estimez que le texte du sujet, de ses questions ou de ses annexes comporte une erreur, signalez lisiblement votre remarque dans votre copie et poursuivez l'épreuve en conséquence. De même, si cela vous conduit à formuler une ou plusieurs hypothèses, il vous est demandé de la (ou les) mentionner explicitement.

PREMIÈRE PARTIE : Question relative aux textes proposés.

Vous confronterez les textes du corpus en vous interrogeant sur les différentes situations d'apprentissage qu'ils évoquent.

Texte 1 : Richard Wright (1908-1960), *Black Boy*, 1945, traduction de Marcel Duhamel, en collaboration avec Andrée R. Picard, Gallimard, pp.48-49.

Je commençai à aller en classe au Howard Institute à un âge assez tardif, ma mère n'ayant pu m'acheter les vêtements nécessaires pour me rendre présentable. Les garçons du quartier m'emmenèrent en classe le premier jour et en arrivant aux abords de l'école, je fus pris de panique ; je voulais rentrer à la maison et remettre la chose à plus tard. Mais les garçons me prirent simplement par la main et m'entraînèrent à l'intérieur du bâtiment. J'étais muet d'épouvante, et les autres enfants furent obligés de décliner mon identité, de donner au maître mon nom et mon adresse. J'étais assis et j'écoutais les élèves réciter ; je savais et je comprenais ce qui se disait et se faisait, mais j'étais absolument incapable d'ouvrir la bouche quand on m'interrogeait. Autour de moi, les élèves semblaient si sûrs d'eux que je désespérais de pouvoir jamais me conduire comme eux.

A midi, dans la cour de récréation, je me joignis à un groupe de garçons plus âgés et je les suivis partout, écoutant leur conversation, posant des questions sans fin. Pendant cette récréation de midi, j'appris tous les mots orduriers qui servaient à décrire les fonctions physiologiques et sexuelles et je m'aperçus que je les connaissais déjà - je les avais prononcés au bar - bien qu'ignorant leur signification. Un grand garçon noir récita une poésie burlesque en vers de mirliton, parfaitement ordurière, où étaient décrits en détail les rapports sexuels entre hommes et femmes, et je me la rappelai par cœur après l'avoir entendue une seule fois. Cependant, malgré ma mémoire fidèle, il me fut impossible de réciter quand je retournai en classe. Le maître m'interrogea et je me levai, mon livre devant moi, mais je ne pus articuler une seule syllabe. Je sentais dans mon dos la présence de tous ces garçons et ces filles inconnus qui attendaient que je lise, et la peur me paralysait.

Et cependant lorsque la classe fut terminée, ce premier jour, je courus joyeusement à la maison, le cerveau chargé de connaissances d'un genre leste et corsé, mais sans une seule idée prise dans des livres. J'engloutis mon repas froid qui était resté sur la table, je saisis un morceau de savon et je me précipitai dans la rue, impatient de faire étalage de ce que j'avais appris à l'école durant la matinée. Allant d'une fenêtre à l'autre, j'écrivis en énormes lettres avec le savon les mots orduriers dont j'avais récemment fait l'acquisition. J'avais écrit sur presque toutes les fenêtres du quartier quand une femme m'arrêta et me renvoya à la maison. Ce même soir, la femme alla trouver ma mère et lui apprit ce que j'avais fait, en l'emmenant d'une fenêtre à l'autre pour lui faire voir mes griffonnages suggestifs. Ma mère fut horrifiée. Elle me demanda instamment de lui raconter où j'avais appris ces mots et refusa de me croire quand je l'assurai que je les avais appris à l'école.

Texte 2 : Marcel Pagnol (1895-1974), *La Gloire de mon père*, 1957, Editions de Fallois, pp.31-32.

Lorsqu'elle allait au marché, ma mère me laissait au passage dans la classe de mon père, qui apprenait à lire à des gamins de six ou sept ans. Je restais assis, bien sage, au premier rang, et j'admirais la toute-puissance paternelle. Il tenait à la main une baguette de bambou : elle lui servait à montrer les mots qu'il écrivait au tableau noir, et quelquefois à frapper sur les doigts d'un cancre inattentif.

Un beau matin, ma mère me déposa à ma place, et sortit sans mot dire, pendant qu'il écrivait magnifiquement sur le tableau : « La maman a puni son petit garçon qui n'était pas sage. »

Tandis qu'il arrondissait un admirable point final, je criai : « Non! Ce n'est pas vrai ! »

Mon père se retourna soudain, me regarda stupéfait, et s'écria : « Qu'est-ce que tu dis ?

– Maman ne m'a pas puni! Tu n'as pas bien écrit ! »

Il s'avança vers moi :

« Qui t'a dit qu'on t'avait puni ?

– C'est écrit. »

La surprise lui coupa la parole un moment.

« Voyons, voyons, dit-il enfin, est-ce que tu sais lire ?

– Oui

– Voyons, voyons... », répétait-il.

Il dirigea la pointe du bambou vers le tableau noir.

« Eh bien, lis. »

Je lus la phrase à haute voix.

Alors, il alla prendre un abécédaire, et je lus sans difficulté plusieurs pages...

Je crois qu'il eut ce jour-là la plus grande joie de sa vie.

Lorsque ma mère survint, elle me trouva au milieu des quatre instituteurs, qui avaient renvoyé leurs élèves dans la cour de récréation, et qui m'entendaient déchiffrer lentement l'histoire du *Petit Poucet*... Mais au lieu d'admirer cet exploit, elle pâlit, déposa ses paquets par terre, referma le livre, et m'emporta dans ses bras, en disant : « Mon Dieu! mon Dieu!... »

Texte 3 : Jean-Paul Sartre (1905-1980), *les Mots*, 1964, Gallimard, pp.41-43.

Anne-Marie, la mère de Sartre, a pris l'habitude de lui raconter puis de lui lire des histoires.

Je fus alors jaloux de ma mère et je résolus de lui prendre son rôle. Je m'emparai d'un ouvrage intitulé *Tribulations d'un Chinois en Chine* et je l'emportai dans un cabinet de débarras ; là, perché sur un lit-cage, je fis semblant de lire : je suivais des yeux les lignes noires sans en sauter une seule et je me racontais une histoire à voix haute, en prenant soin de prononcer toutes les syllabes. On me surprit - ou je me fis surprendre - on se récria, on décida qu'il était temps de m'enseigner l'alphabet. Je fus zélé comme un catéchumène ; j'allais jusqu'à me donner des leçons particulières : je grimpais sur mon lit-cage avec *Sans famille* d'Hector Malot, que je connaissais par cœur et, moitié récitant, moitié déchiffrant, j'en parcourus toutes les pages l'une après l'autre : quand la dernière fut tournée, je savais lire.

J'étais fou de joie : à moi ces voix séchées dans leurs petits herbiers, ces voix que mon grand-père ranimait de son regard, qu'il entendait, que je n'entendais pas ! Je les écouterai, je m'emplirai de discours cérémonieux, je saurais tout. On me laissa vagabonder dans la bibliothèque et je donnai l'assaut à la sagesse humaine. C'est ce qui m'a fait. Plus tard, j'ai cent fois entendu les antisémites reprocher aux juifs d'ignorer les leçons et les silences de la nature ; je répondais : « En ce cas, je suis plus juif qu'eux. » Les souvenirs touffus et la douce déraison des enfances paysannes, en vain les chercherais-je en moi. Je n'ai jamais gratté la terre ni quêté des nids, je n'ai pas herborisé ni lancé des pierres aux oiseaux. Mais les livres ont été mes oiseaux et mes nids, mes bêtes domestiques, mon étable et ma campagne ; la bibliothèque, c'était le monde pris dans un miroir ; elle en avait l'épaisseur infinie, la variété, l'imprévisibilité. Je me lançai dans d'incroyables aventures : il fallait grimper sur les chaises, sur les tables, au risque de provoquer des avalanches qui m'eussent enseveli. Les ouvrages du rayon supérieur restèrent longtemps hors de ma portée ; d'autres, à peine je les avais découverts, me furent ôtés des mains ; d'autres, encore, se cachaient : je les avais pris, j'en avais commencé la lecture, je croyais les avoir remis en place, il fallait une semaine pour les retrouver. Je fis d'horribles rencontres : j'ouvrais un album, je tombais sur une planche en couleurs, des insectes hideux grouillaient sous ma vue. Couché sur le tapis, j'entrepris d'arides voyages à travers Fontenelle, Aristophane, Rabelais : les phrases me résistaient à la manière des choses ; il fallait les observer, en faire le tour, feindre de m'éloigner et revenir brusquement sur elles pour les surprendre hors de leur garde : la plupart du temps, elles gardaient leur secret.

Texte 4 : Joseph Zobel (1915-2006), *La Rue Cases-Nègres*, 1950, *Présence africaine*, pp.52-54.

Le narrateur vit dans une plantation de canne à sucre, en Martinique. Souvent, le soir, il rend visite à un vieil homme, M. Médouze.

Il achevait sa pipe silencieusement, presque sans bouger. Au bout d'un instant, comme se réveillant de son inertie, il se raclait la gorge, crachait, et, d'une voix qui se déroba à tout instant, il s'écriait à brûle-pourpoint :

- Titim' !

Là-dessus, mon attention se ranimait d'un bond, et ma joie explosait en ma prompte réplique :

- Bois sec !

Ainsi commençait notre partie d'énigmes.

- Je suis ici, je suis en France ! propose M. Médouze.

Feignant de chercher intensément, je le regarde simplement. Son visage fixe et calme reprend encore à la lueur des flammes qui se trémoussent sous le canari des expressions fantastiques. Il sait d'ailleurs que je ne trouverai pas la réponse à sa devinette et que j'attends.

- Une lettre, me dit-il enfin.

Une lettre ? Je ne sais pas ce que c'est ; mais cela ne me semble que plus merveilleux. En général, M. Médouze, comme par une sorte de révision, reprend les « titims » les plus élémentaires, ceux dont je connais déjà la clé.

- Quand l'eau a monté un morne ?

- C'est une noix de coco, fais-je du tac au tac.
- Quand l'eau descend un morne ?
- Une canne à sucre!
- Quand Madame met son tablier par-derrrière ?
- C'est l'ongle d'un doigt.

Puis il passe aux plus difficiles :

- Madame est dans sa chambre et ses cheveux flottent en dehors.

Silence. Long silence. Quelques bouffées lentement pompées de la vieille pipe, et c'est lui-même qui va répondre :

- Un pied d'igname.

Cela me paraît extraordinaire.

- Mais oui, explique-t-il : l'igname est dans la terre qui lui sert de chambre, et ses vrilles, comme des boucles de cheveux, grimpent sur les rames.

Tout l'attrait de ces séances de devinettes est de découvrir comment un monde d'objets s'apparente, s'identifie à un monde de personnes ou d'animaux. Comment une carafe en terre cuite qu'on tient par le goulot devient un domestique qui ne sert de l'eau à son maître que lorsque ce dernier l'étrangle. Comment le parasol du gèreur apparaît comme « une case à un seul poteau ».

Ainsi, sur la simple intervention de M. Médouze, le monde se dilate, se multiplie, grouille vertigineusement autour de moi.

Lorsque M. Médouze aura fini sa pipe, il crachera énergiquement, passera le revers de sa main sur ses lèvres, dans la broussaille crissante de sa barbe.

Alors s'ouvrira la partie la plus troublante de la soirée.

- Eh cric!
- Eh crac!

Mon cœur repart d'un grand galop, mes yeux s'embrasent.

- Trois fois bels contes !
- Tous les contes sont bons à dire.
- Quelle est la mère de Chien ?
- Chienne.
- Le père de Chien?
- Chien.
- Abouhou !
- Biah !

J'ai très bien répondu au préambule. Un silence. Je retiens mon souffle.

- Eh bé ! y avait une fois, repart lentement M. Médouze, au temps où Lapin marchait en costume de toile blanche et chapeau Panama ; au temps où toutes les traces de Petit-Morne étaient pavées de diamants, de rubis, de topazes (toutes les ravines coulaient de l'or et le Grand Etang était un bassin de miel), au temps où moi, Médouze, j'étais Médouze ; il y avait une fois, en ce temps-là, un vieil homme qui vivait tout seul dans un château, loin, loin, loin.

Un menteur dirait loin comme d'ici à Grand-Rivière. Mon frère, qui était un peu menteur, aurait dit comme d'ici à Sainte-Lucie. Mais moi, qui ne suis point menteur, je dis que c'était loin comme d'ici en Guinée... hé cric !

- Hé crac !

DEUXIÈME PARTIE : Connaissance de la langue.

1. **Transposez au discours indirect le passage suivant, extrait du texte 2, en soulignant et en commentant les modifications :**

« Tandis qu'il arrondissait un admirable point final, je criai : « Non ! Ce n'est pas vrai ! »

Mon père se retourna soudain, me regarda stupéfait, et s'écria : « Qu'est-ce que tu dis ?

– Maman ne m'a pas puni ! Tu n'as pas bien écrit ! »

2. **Vous répondrez aux questions suivantes :**
 - a. **Analysez la construction des phrases dans le paragraphe ci-dessous, extrait du texte 2.**
 - b. **Donnez la nature et la fonction des deux mots soulignés.**

« Lorsqu'elle allait au marché, ma mère me laissait au passage dans la classe de mon père, qui apprenait à lire à des gamins de six ou sept ans. Je restais assis, bien sage, au premier rang, et j'admirais la toute-puissance paternelle. Il tenait à la main une baguette de bambou : elle lui servait à montrer les mots qu'il écrivait au tableau noir, et quelquefois à frapper sur les doigts d'un cancre inattentif. »

3. « Je les écouterai, je m'emplierai de discours cérémonieux, je saurais tout. » (texte 3) : **identifiez la forme des verbes, donnez leur infinitif et groupe, justifiez leur emploi.**
4. **Proposez une réécriture de ce passage en respectant les règles orthographiques :**

« La reine des fées dit tout haut : tu est une sorcière, tu doit faire le male. Tu n'a pas était accepter par les fée maintenant assume. Tu ne seras jamet l'une d'anre elles... »
5. « A moi ces voix séchées dans leurs petits herbiers » (texte 3) : **expliquez cette expression et identifiez la figure de style utilisée.**

TROISIÈME PARTIE : Analyse de supports d'enseignement.

Document 1 : une même image inductrice a été proposée en début d'année en classe de GS et de CP. Voici quatre productions écrites d'élèves.

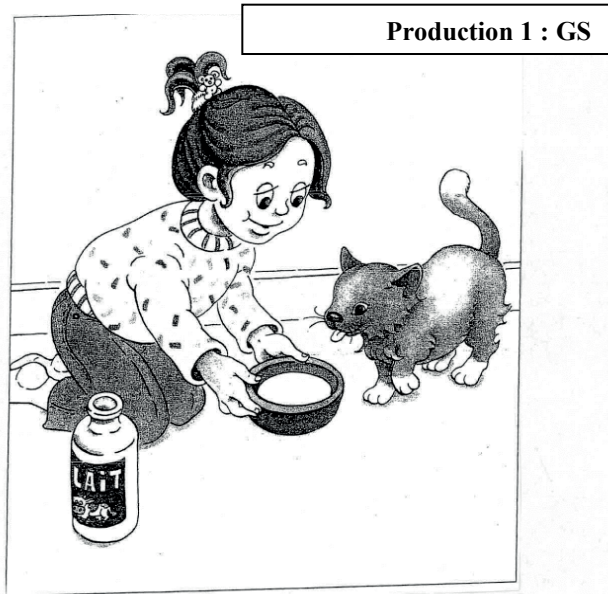
Document 2 : Ressources maternelle, « Graphisme et écriture : l'écriture à l'école maternelle », via Eduscol (<http://eduscol.education.fr/ressources-maternelle>).

1. **Quels sont pour vous les intérêts et les limites de cette situation d'écriture ?**

- 2. À l'aide du document 2, analysez les quatre productions d'élèves en tenant compte du niveau de classe.**
- 3. Quelles pistes de travail proposeriez-vous pour améliorer les productions 3 et 4 ?**
- 4. En prenant appui sur une situation d'écriture de votre choix dans une classe de CP, montrez quelles sont les différentes étapes d'une séquence de production écrite et expliquez comment vous les mettriez en œuvre.**

Document 1 : une même image inductrice a été proposée en début d'année en classe de GS et de CP.

Voici quatre productions écrites d'élèves.



petite fille
LAPETITE
LAIT
le chat

Production 2 : GS

L A L E E
la le

LE EA
le chat
je vais écrire le chat boit du lait

PEFILLE
petite fille (utilise le référent)

Production 3 : CP

la fille donne le lait au chat.

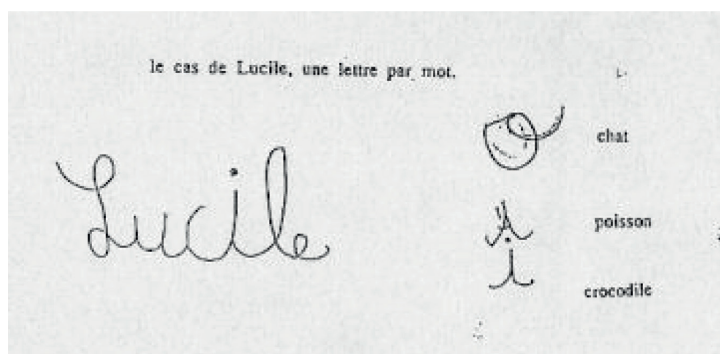
Production 4 : CP

le chat veut du lait. il a soif il é
content
le chat veut du lait. il a soif il est content

Document 2 : Ressources maternelle, « Graphisme et écriture : l'écriture à l'école maternelle », via Eduscol (<http://eduscol.education.fr/ressources-maternelle>).

Des exemples de commandes d'écriture de mots simples

En grande section, les écritures autonomes seront plus fréquentes et parfois réalisées en écriture cursive, selon l'expertise des élèves. En s'appuyant sur les mots affichés dans la classe ou mis à leur disposition, sur leur compréhension des relations entre l'oral et l'écrit, les enfants commencent à produire des phrases ou des courts textes, en relation avec les expériences vécues, les histoires entendues et les activités pratiquées [...]



La maîtrise de l'écriture cursive ne garantit en rien la connaissance de l'aspect sonore des lettres. Lucile, qui maîtrise parfaitement l'écriture de son prénom en cursive, identifie peu (« i » pour crocodile, « a » pour poisson) ou pas du tout (« o » pour chat) les séquences sonores contenues dans les mots qui lui sont proposés. [...]

Pour écrire de nouveaux mots, les enfants vont devoir recourir à des stratégies différentes, recopier des morceaux de mots familiers, attribuer à une lettre la valeur phonique de son nom (ke = que), écrire des lettres dont le son se retrouve dans le mot à écrire (on nété = on était).